

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le monstre

François Hébert

Volume 36, Number 6 (222), December 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1995). Le monstre. *Liberté*, 36(6), 70–79.

FRANÇOIS HÉBERT

LE MONSTRE

Quand j'ai vu cette truite, flanc tourné avec une ligne orangée et des nageoires blanches, j'ai eu l'impression de voir Dieu le Père. Cela a été une apparition, la révélation du monde.

Jacques de Tonnancour

Roméo puait-il ? Non. D'accord, il sentait quelque peu, mais on n'était nullement rebuté. Selon mon grand-père, il ne se lavait jamais : ce qui n'était pas rigoureusement exact, sûrement pas ! Je me souviens d'avoir pensé : il vit comme un animal. Moi, je venais de la ville : mes parents m'avaient appris à me laver tous les jours, des orteils aux oreilles, à me coiffer et à me brosser les dents. C'était au temps d'Elvis Presley, des cheveux rabattus vers l'arrière et relevés en queue de canard, et du *Brylcream*, cette pâte dont on s'enduisait les cheveux pour qu'ils tiennent et luisent. Et puent. J'entrais dans l'adolescence, qui est l'âge où l'on commence à utiliser le déodorant sous les aisselles, sous peine de perdre ses amis ou de faire peur aux filles. Je sais aujourd'hui que ce sont plutôt les gens de la ville qui sentent mauvais. Les animaux, quand nous nous

aventurons dans les bois, nous sentent venir de très loin et se bouchent les naseaux.

Avant-hier, l'orage a été spectaculaire. J'écris ces lignes sur une table à cartes que j'ai installée sur la véranda du chalet que nous avons loué, ma femme et moi. Notre fils a neuf mois, apprend à se tenir debout. À travers les moustiquaires, je vois le lac Pérodeau. Le niveau de l'eau a augmenté d'une dizaine de centimètres; toute la pluie des montagnes environnantes s'y sera déversée. C'est un assez grand plan d'eau. À gauche, un cap m'en cache la plus grande partie; à droite, un chenal conduit à ce que les riverains appellent le petit Pérodeau. En face s'ouvre un autre chenal qui communique avec le lac Doré, ce dernier menant au lac des Cornes. Et ma carte m'instruit que par le ruisseau des Cornes, on peut se rendre au réservoir Kiamika, gigantesque bassin au centre duquel se trouve l'île de la Perdrix Blanche, que je n'ai jamais vue, mais dont le seul nom m'enchanté. Je poursuis mon voyage sur la carte. Au nord de l'île de la Perdrix Blanche se trouve la source du réservoir, la rivière Kiamika, dans laquelle se jette le ruisseau Castelnau, qui vient du lac du même nom. Je ne savais pas qu'en louant ce chalet je me retrouverais si près du camp de mon grand-père maternel, où j'avais passé quelques jours vingt ans plus tôt.

Passé l'Annonciation, puis l'Ascension, nous nous engageons dans le chemin forestier qui menait au camp du lac Castelnau. Et c'est à moi, je ne sais pourquoi, plutôt qu'à mon cousin Jean-Yves ou à ma cousine Diane, que mon grand-père demandait de conduire la voiture, une vieille Chrysler, lourde, longue et basse, qui chauffait souvent, fumait et sifflait comme une bouilloire (il fallait s'arrêter, vider le réservoir et le remplir

d'eau fraîche), et dont les freins étaient fatigués, qu'il fallait *pomper*, comme on disait.

Je me revois, tout juste assez haut pour voir devant, par-dessus le tableau de bord et au-delà du capot dont les chromes captaient les rayons de soleil et m'éblouissaient, essayant de deviner le relief de l'étroit chemin, ses trous, ses roches souvent dissimulées dans de l'herbe ou dans de l'ombre, pour éviter que le dessous de la voiture râcle le sol, qu'une grosse racine décroche le tuyau d'échappement ou qu'une pierre perfore le réservoir d'essence ou casse un essieu.

— Attention ! me lançait constamment mon grand-père, assis à ma droite, sans doute encore plus nerveux que moi, sachant ce qu'impliquait une panne en plein bois, loin de tout secours.

— Va plus à gauche !

— Ralentis !

Je n'allais pas vite, pas du tout ; mais c'était encore, c'était toujours trop vite pour lui. Je transpirais. Très molle, la suspension de la Chrysler n'était pas conçue pour ce type de chemin, avec ça que nous étions quatre et le coffre était bourré de bagages : l'essence pour les moteurs des bateaux, de la nourriture et des boissons pour plusieurs jours, de sorte qu'une bosse suivie d'un trou, ou l'inverse, risquait chaque fois de provoquer le désastre appréhendé. Plusieurs fois, nous frôlâmes la catastrophe et mon grand-père grimaça, ce qui m'inquiéta bien davantage que le grincement du métal sur la roche.

Roméo nous attendait au *camp*. Le contraste était saisissant entre mon grand-père, l'avocat Gustave Monette, plaideur émérite (en 1915, il avait défendu le journaliste Jules Fournier, accusé de libelle par le maire de Montréal), bâtonnier de la Province et récemment nommé sénateur par le premier ministre Diefenbaker,

entre mon grand-père, dis-je, grand et bel homme, calme et fier, qui ne parlait jamais pour ne rien dire — mais, quand il s'exprimait, même pour parler du maniement des lampes à l'huile ou du bacon trop cuit, affectionnait une rhétorique issue à la fois des cours de justice et de ses souvenirs de Sénèque et des poètes romantiques —, le contraste était saisissant, donc, entre lui et le guide Roméo, petit homme trapu aux cheveux d'argent et aux ongles noirs, au teint brun, au visage buriné par le soleil et le vent, fort comme l'ours et vif comme le lièvre.

Bien que mon grand-père fût souvent distant à l'égard des autres et que Roméo fût son employé, chargé notamment de surveiller le territoire (les braconniers abondaient, paraît-il, bandits que j'imaginai armés jusqu'aux dents et assurément très méchants), c'est avec chaleur que mon grand-père lui serra la main en descendant de voiture, avec une sorte de familiarité que je ne lui connaissais pas, qui témoignait bien sûr de sa joie d'être enfin arrivé, mais aussi de sa confiance à l'endroit de Roméo. Mais encore, soupçonnai-je, d'une certaine admiration pour cet homme des bois.

Le Sénat était loin derrière, avec l'ennui des lectures et des minutes, la ville d'Ottawa aussi, et mon grand-père ne pensait plus à la question du Conseil privé, ancienne instance royale aujourd'hui abolie, si je ne m'abuse, sur laquelle il préparait un mémoire (lubie de vieillard : son mémoire ne vit jamais le jour), ni non plus au problème que représentait pour le Parti conservateur, et pour toute la classe politique canadienne, habituée au bipartisme, l'irruption dans le paysage du Crédit social, parti démagogique et qui, pour régler le problème de la pauvreté, promettait d'imprimer davantage de billets de banque... Le lac était étale à cette heure. Les seules questions qui comptaient désormais pour mon

grand-père, c'était de savoir si les truites sautaient, s'il y avait eu une éclosion d'éphémères, s'il allait se baigner dans le lac tout de suite ou après le souper.

Pour Roméo, la poignée de main n'était qu'une formalité, voire une bizarrerie et une concession qu'il faisait aux gens de la ville ; déjà, il entraînait mon grand-père derrière le camp et lui parlait du barrage que les castors avaient érigé à l'entrée du lac. Il fut question de dynamite ; je m'étonnai de la disproportion entre le mal et le remède, vu que le barrage en question se réduisait à un vague petit amas de branches empilées n'importe comment et qu'il suffirait d'une petite heure pour les disperser, ce en quoi, bien sûr, je me trompais lourdement.

J'avais quinze ans. La nature n'avait jamais été pour moi autre chose qu'une idée vague, qu'une abstraction, avec ses trois règnes, sa morne verdure, son fouillis, ses moustiques. Un érable, c'était un *arbre*, et cela me suffisait. Il y avait aussi les *pierres* et les *animaux*. Je ne pense pas que mon séjour au camp de mon grand-père, cette année-là, en 1961, ait changé grand-chose à mon opinion. Ce n'est que plus tard (quand au juste ?) que je découvrirais la nature, l'infinie, la vertigineuse variété de ses espèces et de leurs œuvres, auprès desquelles les nôtres, celles des humains, veux-je dire, et qu'on englobe sous les noms de civilisation ou de culture, sont chevrotantes, limitées, prétentieuses.

Je revois les doigts de Roméo, jaunis par le tabac des cigarettes qu'il se roulait. Toujours l'une d'elles, allumée ou éteinte, pendait à sa lèvre inférieure, à laquelle elle collait malgré le vent ou ses mouvements. Elle restait là quand il parlait, tressautait. Sans doute s'en débarrassait-il seulement pour manger et dormir ! C'était un conteur émérite, avec ses histoires de loups hurlants et d'arbres qui gémissaient. Sans prévenir, il

passait du comique au tragique, du réel au fabuleux, finissait l'histoire par une blague, rallumait son mégot, reprenait son histoire qui, non, n'était pas terminée, se prolongeait en l'une ou l'autre de ses conséquences ou, par le truchement de quelque comparaison, en d'autres histoires toutes aussi fascinantes les unes que les autres, jusqu'à ce que la fatigue ait raison de nous et nous dirige vers nos chambres. C'étaient les modulations de sa voix qui donnaient leur charme à ses contes. Son accent et des tournures particulières, sans doute le résultat de son éloignement des villes et de la fréquentation des Indiens (et, pourquoi pas, des animaux), attiraient et rebutaient, inquiétaient et fascinaient à la fois, et empêchaient aussi, bien souvent, de saisir le sens. Quand je ne comprenais pas mais voyais les autres rire, je faisais comme eux.

Un camp dans le bois : lieu paradoxal. On y va pour retrouver la nature, s'y enfoncer, l'épouser, s'y ressourcer ; mais aussi, le camp tranche un espace contrasté dans le fouillis des branches et de la verdure, offre un refuge contre la nature, muré, chaud, relativement confortable, un cocon. Ni chalet, ni cabane : entre les deux. Contre le dehors, il y a le grésillement du bacon dans la poêle, la chaleur des couvertures. Faite de crin de cheval, l'étaupe hirsute calfeutre les rondins. Le fanal suspendu à une poutre fait des ombres plus familières qu'inquiétantes. On entend une toux. Quelqu'un met de l'ordre dans son coffre de pêche. Le balai un peu raide gratte le linoléum. Dans un coin, un ruban spiré, ambré, gommé et légèrement odorant, attend les mouches. On est au sec, s'il pleut ; au chaud, s'il fait froid ; au frais, si le soleil plombe ; s'il vente, rien ne bouge ici. Le soir, quand les bois se taisent et que les prédateurs nocturnes se mettent à l'affût, l'odeur et le crépitement des bûches de pin ou de bouleau dans

le poêle rassurent et rendent rêveur, pendant que dehors, c'est la guerre: dans le noir, ce sont les longs sièges et les blitz foudroyants, la lutte sans merci entre les espèces pour la survie, pour le territoire, pour la nourriture, pour la femelle.

À six heures, chaque matin, mon grand-père se baignait dans le lac. Avec son ventre blanc et flasque, il paraissait excessivement vieux, voire d'un autre monde. Nous le regardions, admiratifs, les yeux encore embués de sommeil, frissonnant pour lui. Hiératique, il mettait d'abord ses pieds dans l'eau noire, puis il immergeait ses mains, s'aspergeait de gouttelettes scintillantes, se frottait ensuite le ventre, le cou, les reins, après quoi il faisait une pause, contemplait le lac, l'autre rive, le camp de bûcherons abandonné à droite, l'île au centre et, à gauche, le chenal de la décharge, avant de plonger enfin.

Roméo vivait avec sa *sauvagesse* dans un cabanon attenant au camp et qui communiquait avec la cuisine, toute petite, et qu'occupait presque entièrement le poêle à bois, immense pièce de fonte à laquelle des panneaux émaillés et des poignées chromées donnaient des apparences de luxe dans un camp où presque tout était de bois, rond et noueux, ou mal équarri, peint ici et verni là, point traité le plus souvent et d'un gris plutôt terne, et du bois le plus humble qui soit: d'épinette noire (divinité des Attikameks). Aussi étonnant que cela paraisse, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu la femme de Roméo. Elle était pourtant là: c'était elle qui nous préparait à manger. Steaks et patates pilées. Les ordres étaient clairs: on nous interdisait d'entrer dans la cuisine. Pourquoi? Parce qu'on s'y serait marché sur les pieds tant elle était exigüe? Pour nous empêcher de renverser une casserole fumante? Ou bien pour que nous ne la voyions pas? Mon grand-père ne parlait pas de la *femme* de Roméo, mais de sa *squaw*. Il n'entrait

aucun mépris dans ce mot ; il disait la vérité. La sienne : quelle autre eût-il pu connaître ? La compagne de Roméo était crie, une *Amérindienne* comme on dit aujourd'hui. À l'époque, on parlait encore des *Sauvages*, sans qu'il y ait d'intention discriminatoire, ni de préjudice réel, d'ailleurs, du fait du seul mot, qui n'est pas moins noble, en soi, que les vocables apparentés *sylvestre* et *Sylphe*. Roméo et sa compagne n'étant pas mariés, mon grand-père, d'obédience catholique stricte, ne pouvait décemment dire de la compagne de Roméo qu'elle était sa *femme*, comme sa fille Louise, décédée en 1960, avait été la femme de mon père. L'on revient toujours à ses parents : comme un saumon remonte à la source et saute jusque dans la mort. Ma grand-mère s'appelait Blanche. On ne la voyait pas beaucoup, elle non plus.

Quand Jacques Cartier débarqua en ce pays et vit, s'agitant dans le sous-bois, d'étranges bipèdes portant pagne et plumes qui pouvaient, à la rigueur, être des humains, mais communiquaient entre eux par des cris, lissa-t-il la soie peut-être légèrement froissée de son pourpoint ? De leur côté, les Micmacs ne trouvèrent-ils pas absolument incompréhensible, voire absurde et méprisable, l'érection de deux troncs d'arbre croisés sur une hauteur ? Le dialogue de sourds commençait et durerait jusqu'à ce que tout le monde ait les tympans crevés par *Metallica*, *Guns'n Roses*, etc.

Ce 20 juillet 1984, la brume vient de se lever sur le lac Pérodeau. Tantôt, elle m'a fait une forte impression que j'ai essayé de rendre dans un poème. Du chalet, on voyait quelques arbres et la pelouse qui descend au lac, mais rien de plus. Aucune vue sur l'eau ni sur le ciel. Ni, à plus forte raison, sur *l'altra riva*. Toutes choses happées par l'humide, dissoutes, disparues. Seulement cachées, bien entendu, mais qui *pouvaient* s'être évaporées. Dévoilement de l'abîme. Maintenant, tout revient : un

soleil blanc éclaire à contre-jour des groupes de sapins de l'autre côté du lac et argente les premières vagues de la journée. Il est huit heures. Je replonge dans mon passé.

Écrire et pêcher se ressemblent. Le meilleur moment de mon premier séjour en forêt me revient. Roméo m'avait amené au lac Clair, auquel on accédait, à partir du lac Castelnau, par un sentier sombre, odorant, humide, parfois abrupt. Roméo disait que nous pouvions fort bien rencontrer un ours. Une barque nous attendait au lac. Nous accrochâmes l'ancre à une branche, près d'un rocher qui surplombait l'eau, très profonde à cet endroit. Nos hameçons appâtés descendirent, descendirent. Nous attendîmes. Rien n'arriva, longtemps. À un moment donné, j'annonçai à Roméo que mon hameçon s'était accroché au fond, sans doute à une branche. Roméo prit ma canne, tira d'un côté, de l'autre, puis dit :

— C'est pas une branche, c'est un *monstre* !

Et il me rendit ma canne en me prodiguant mille conseils. Tant bien que mal, je ramenai le poisson à la surface. Au moment où je le sortais de l'eau, il se décrocha.

Mais il retomba dans la *puise*, comme on disait pour l'épuisette, que Roméo avait eu la sagesse de tendre. Ce n'est pas pour me vanter, mais la truite mouchetée en question pesait près de deux kilos. En fait, tout le mérite revenait à Roméo ; moi, j'avais seulement eu de la chance.

Pour désigner un gros spécimen, d'autres eussent parlé d'une *palette*, à cause de la forme quelque peu aplatie de la truite vieillissante, ou encore d'un *trophée*, histoire de célébrer plutôt la victoire sur l'animal. Pour Roméo, simplement parce qu'il était énorme, il s'agissait d'un *monstre*, mot qui me plaît et que j'entends à ma

façon, prêtant à ma prise un corps fantastique, des jambes et des ailes par exemple.

Je ne reviendrai jamais de ce voyage-là. Toutes les forêts sont enchantées. J'étais initié, né, tiré des eaux primordiales. Mais je ne le savais pas encore: c'est le poète Robert Marteau qui allait m'ouvrir les yeux et, pour ainsi dire et si ce n'est me prendre pour un autre, me *présenter au temple*. Je crois de moins en moins à la réalité: je m'y sens comme un poisson hors de l'eau.